

Culture & Société

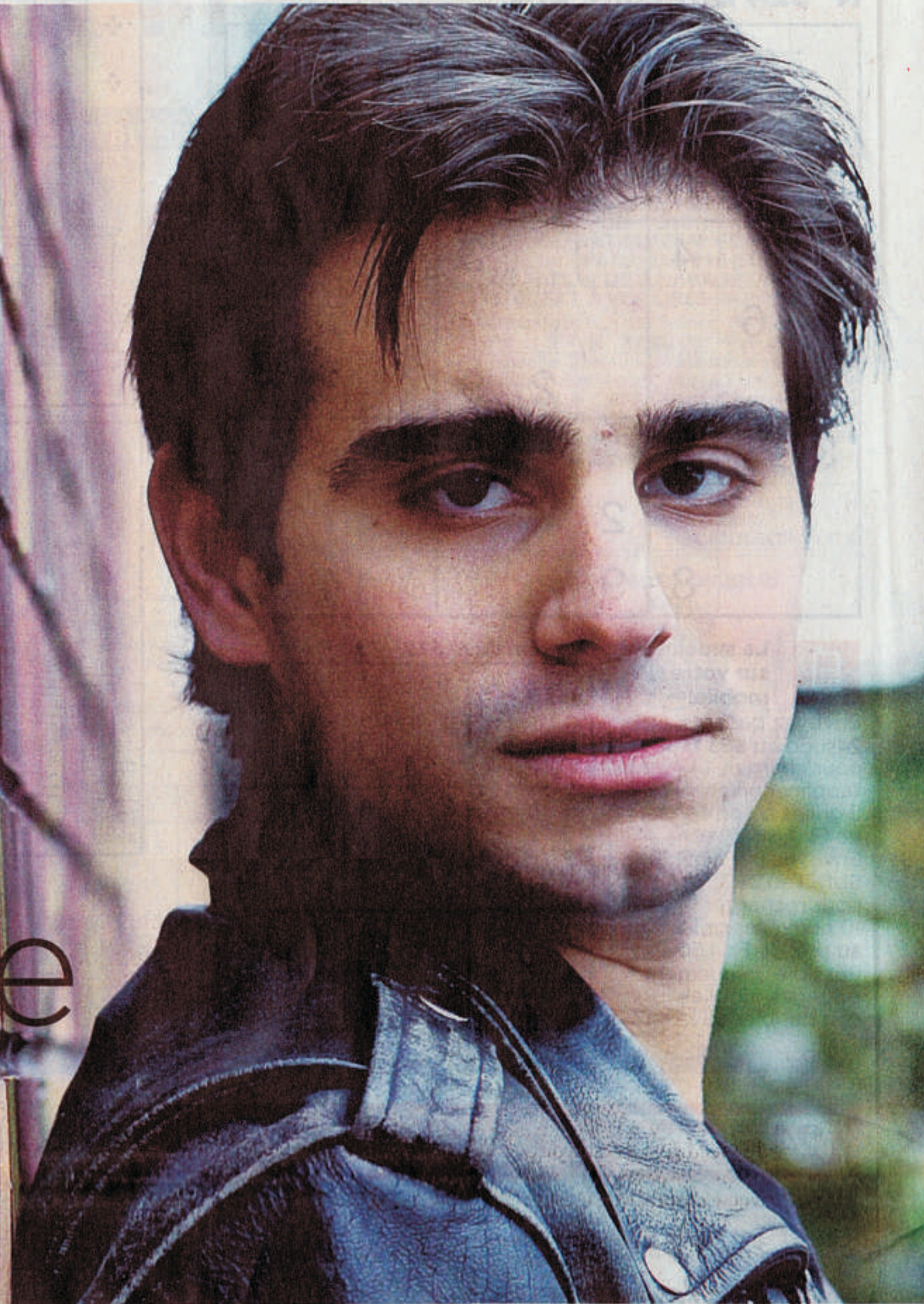
Littérature

Destin

A 25 ans, Quentin Mouron a déjà trois romans à son actif, qui l'ont révélé aux lecteurs de Suisse romande. Son prochain livre, provisoirement intitulé «Jeu de miroirs», paraîtra au début de juin à La Grande Ourse, à Paris. PASCAL FRAUTSCHI

Les Romands rêvent d'être édités en France

A l'instar de Quentin Mouron, de nombreux écrivains romands tentent leur chance auprès d'éditeurs français. Qu'y gagnent-ils? Tour d'horizon



Marianne Grosjean

Connaître le fabuleux destin de Joël Dicker. Signer chez Grasset, comme Metin Arditi et Thomas Sandoz. Figurer sur la liste d'un grand prix littéraire français. Ils ne l'avoueront pas forcément mais nombreux sont les auteurs romands à rêver d'être édités en France, qu'ils soient novices ou déjà connus.

Le dernier en date à franchir la frontière est Quentin Mouron. Après trois romans publiés chez Olivier Morattel, basé à La Chaux-de-Fonds, le Lausannois de 25 ans a confié son dernier texte à la maison parisienne La Grande Ourse, qui le publiera au début de juin. Ce nom ne vous dit peut-être rien, mais cette jeune maison a déjà une assise considérable dans le monde littéraire: en novembre dernier, l'un de ses auteurs, Lily Brett, remportait le Prix Médicis étranger pour

Lola Bensky. Notons au passage que la directrice éditoriale, Paulina Nourissier-Muhlstein, est la fille de l'écrivain François Nourissier, ancien président de l'Académie Goncourt.

Très complice avec son ex-éditeur Olivier Morattel, Quentin Mouron explique qu'il s'agissait d'une décision commune: «Il a toujours cru en moi et m'a poussé récemment à me tourner vers un éditeur plus grand pour élargir mon lectorat. C'est lui qui a démarché les éditeurs français.» De son côté, Olivier Morattel raconte le «trou au cœur» ressenti devant son impossibilité à faire concourir plus avant sur le marché français son «pou-lain» Mouron, en qui il voit carrément «l'un des meilleurs auteurs européens». «Je suis extrêmement satisfait de son contrat avec La Grande Ourse, dit-il. C'est l'éditeur qui a le mieux compris son texte. Gallimard envisageait dans un premier temps d'accepter son manuscrit dans sa collection Série noire. Mais le

texte de Mouron n'est pas un polar, c'est un roman noir où l'intrigue est secondaire par rapport au style. Grasset l'aurait accepté à condition de modifier beaucoup de passages, ce qui en aurait trop transformé le genre.»

Si le tirage initial prévu, 4000 exemplaires, dont 2000 destinés à la Suisse, ne dépaysera pas trop le jeune auteur, qui a déjà vendu quelque 12000 exemplaires de ses trois premiers ouvrages, c'est la promotion autour de son livre qui lui donnera une chance, peut-être, de percer en France. En plus du savoir-faire d'une attachée de presse dédiée à son livre, il bénéficiera du très bon réseau professionnel de La Grande Ourse. Un élément essentiel pour se faire connaître: «Sans éditeur basé à Paris, vous n'avez aucune chance pour les prix littéraires», assène Olivier Morattel.

Pouvoir prétendre aux récompenses littéraires est l'une des raisons qui poussent les écrivains romands à tenter leur

«A Paris, on vous traitera toujours un peu comme des Suisses. Votre manuscrit est de moindre valeur, quoi que vous écriviez...»

Anne Cuneo Ecrivaine vaudoise

chance en France. Pour certains grands prix décernés en novembre comme le Goncourt, la condition de participation exige une maison d'édition basée dans l'Hexagone.

Mais c'est la visibilité que donne une maison d'édition française qui fait souvent la différence. La Genevoise Douna Loup en sait quelque chose. Publiée au Mercure de France, elle a décroché de

nombreux prix pour *L'embrasure* en 2010, dont le Prix Senghor et le Prix Schiller découverte. Des honneurs qu'elle n'aurait pas pu recevoir si elle était publiée en Suisse: «J'ai l'impression que les auteurs romands qui sont publiés en France sont bien lus en Suisse. Le contraire n'est malheureusement pas vrai.»

Le Neuchâtelois Thomas Sandoz, édité chez Grasset depuis 2012, dresse un constat similaire: «Etre publié en France, c'est comme passer en ligue A au football. On intéresse tout à coup les médias nationaux en Suisse.» Il se dit conscient du «grand privilège» de faire partie de la «famille Grasset»: «Il y a un gain réel de visibilité grâce à une meilleure distribution, mais aussi par les relations avec la presse. Il faut voir les centaines de livres qu'ils envoient aux journalistes...»

Outre l'envie de «toucher plus de lecteurs», Matthieu Mégevand, après avoir publié deux récits à L'Age d'Homme, est